

**L'OR
ASSASSIN**

Yves-Marie et Nathalie
Clément

Des mêmes auteurs
aux Editions des Falaises

Nathalie et Yves-Marie Clément
Terminal 2A, 2017

L'OR ASSASSIN

© Editions des Falaises, 2019
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

Photo de couverture : Oliver Nowak, 123RF.



Pour Assmyda, Jacques
et Yohann, nos amis du Geai.

Combegrand, mars 2018

L'Or assassin est un roman inspiré de la réalité guyanaise,
dont les protagonistes, les événements mis en scène, et
les situations, appartiennent tous à la fiction.

Rivière Itany, Guyane

Les insectes tournent autour des lampes à pétrole accrochées aux poteaux du carbet. La jeune femme se repose dans le hamac, les yeux tournés vers le ciel de case. Son ventre la brûle. L'enfant vient de naître. La taille disproportionnée de sa tête lui a déchiré les chairs au passage.

Un cri.

Comme un cri de toucan. Bref, répété. Ce n'est pas le cri d'un bébé. La vieille accoucheuse tient le petit à bout de bras. Son visage se ferme. Son constat est sans appel :

— Ce garçon ne portera jamais de nom !

Un monstre !

C'est un monstre comme il en sort parfois du ventre des femmes wayanas. La jeune mère le lit dans le regard de la vieille. Silence. Puis un long gémissement de douleur jaillit de sa bouche. Un flot de larmes sur ses joues.

Il fait encore nuit. Le ciel est clair, étoilé, et la lune monte au-dessus de la jungle. La jungle vivante, vibrante, demande qu'on lui rende l'enfant.

On appelle le père.

La jeune femme sait maintenant qu'elle ne tiendra jamais ce bébé dans ses bras. Il ne tétera jamais son sein. Il ne boira jamais son lait. Elle ne l'endormira jamais en berçant le hamac.

Ce bébé sans nom, son père va le rendre à la Mère-Forêt.

Le père marche sur le sentier qui mène aux abattis. Il s'arrête en chemin. L'enfant geint dans le katali¹. Il ne crie pas.

1. Hotte pour transporter le manioc, le bois, etc.

Il gémit, c'est tout. Il siffle et grogne comme un agouti fléché. C'est l'appel d'un animal, rauque, une plainte brève. L'agonie d'un chat ou celle d'un petit singe. Ce bébé n'a rien d'humain.

Le père marche et compte ses pas. Puis il quitte le sentier. Il va au hasard, guidé par les Esprits de la Forêt.

Le père choisit l'endroit.

C'est entre les racines d'un vieux wacapou qu'il décide d'abandonner l'enfant. Ce vieil arbre se trouvait là bien avant l'arrivée des Wayanas.

Un genou à terre, il sort l'enfant du katali. Il pose le corps sur un lit de feuilles. Ses gestes sont lents. Il l'observe un moment. Il se relève. Ce n'est déjà plus son fils.

Il n'a jamais été son fils.

Les fourmis viendront les premières. Très vite. Elles découperont des petits morceaux de la peau. Le bébé criera. Mais les fourmis n'ont pas d'oreille, elles ne craignent pas les cris. Alors elles entreront dans la bouche et dans les narines, boiront les larmes de ses yeux, entreront dans les oreilles pour y creuser un chemin. D'abord quelques-unes d'entre elles. Puis une poignée, puis une colonie. Toute la fourmilière. Les cris s'étoufferont. Les bras et les jambes seront agités de mouvements secs, désordonnés.

Au petit matin, les mouches seront du festin. Et le puma, peut-être. Et l'ocelot. Au soir, les urubus nettoieront les os fragiles.

Les morceaux retourneront à la terre des Ancêtres.

Ce n'est pas au père de donner la mort.

C'est à la Mère-Forêt de reprendre la vie et de libérer l'akuwali².

2. Principe vital.

Samedi

Fleury-les-Aubrais, dix-huit heures.

La chambre que son frère lui avait louée sentait encore le sexe. Les draps étaient tachés.

Mulokot vérifia que sa porte était bien fermée. Il tira le rideau devant la fenêtre. Dehors, c'était déjà la nuit noire de l'hiver.

Mulokot posa son sac sur le lit. Il l'ouvrit. Sortit tout ce qui allait lui servir lundi soir à Orléans pour son troisième passage à l'acte. Il posa la main sur le manche de la machette. Il caressa le bois. Son index passa sur la lame aiguisée. Il avait été obligé d'en couper la pointe à l'aide d'une disqueuse pour qu'elle pénètre plus facilement le ventre.

Mulokot resta longtemps immobile. Le visage fermé. Il se repassait les images des deux premiers meurtres. Sa respiration s'accéléra. Sa main droite tremblait. Il s'efforça de contrôler ce corps qui ne lui obéissait plus. Mais c'était difficile.

Il ferma les yeux, et répéta dans sa tête les gestes qu'il allait accomplir une fois de plus. C'était une révision, une projection mentale, comme les grands sportifs avant la compétition. Le prochain s'appelait Lucas Jalabert. Mulokot s'était rendu plusieurs fois à son domicile. Il connaissait la moindre de ses habitudes.

Pourtant, quelque chose lui disait que cela n'allait pas se passer comme il l'avait prévu.

Mulokot se déshabilla. Dans la minuscule salle d'eau, il écarta le rideau poisseux de la douche et fit couler l'eau froide. Il entra dans le bac. Il fut d'abord surpris par la température très basse de l'eau. Ses longs cheveux noirs se mouillèrent, ses épaules, son ventre. Son sexe, ses cuisses. L'eau glacée le purifiait. L'eau glacée chassait les mauvais Esprits qui tentaient de pénétrer son corps et son âme. L'eau glacée le rendait invincible.

Sans ouvrir la bouche, il entama une mélodie ancienne du peuple wayana pour se donner la force de continuer. Le rideau de douche lui colla à la peau. Il imagina la forêt. Sa forêt. Les grands arbres de la Terre-Mère. Et ce n'était plus la faïence blanche et crasseuse de la douche qui l'entourait, mais la jungle protectrice.

Il entonna alors un chant de guerre :
– S'alë ta kene kaikusi me itë kë ë ja³!



Nantes, dix-neuf heures trente.

Adriana Wayakalin marchait seule sur la promenade de la rue Camille Bryen. Paupières mi-closes, elle inspirait longuement l'air frais des bords de Loire. Le vent glacé de février traversait les mailles fines de sa tenue de sport, se coulait dans son cou, lui piquait les narines, giflait son visage mat, ses joues rondes, son grand front sur lequel jouaient de fines mèches de

3. Allez comme le jaguar, ë ja !

ses cheveux noirs qui avaient échappé à sa queue de cheval. Une petite bruine tombait doucement du ciel. Adriana Wayakalin s'arrêta et offrit son visage à la fraîcheur des fines gouttes. Un flash. La pluie à Terre-Rouge, le village amérindien où elle avait vu le jour.

Dès qu'il pleuvait, les enfants se retrouvaient sur la petite plage de sable où se mêlaient les eaux du fleuve et celles du ciel. Elle essaya de se remémorer le parfum terreux de l'air à la saison des pluies. Mais ce fut impossible. Elle sourit. C'était loin tout ça...

Chaque fois qu'elle rentrait de son cours de gym, elle passait par l'île de Nantes, stationnait sa voiture sur le parking près du Parc de Beaulieu. Et marchait. C'était sa manière à elle de faire retomber les tensions accumulées pendant la leçon.

D'un geste machinal, elle resserra le chouchou qui maintenait sa queue de cheval, posa les mains sur ses hanches, se contorsionna pour faire craquer une vertèbre dorsale. Puis elle leva la jambe, posa le talon sur le muret de pierre face à la Loire, et commença une série d'étirements devant le fleuve dont la surface frissonnait au vent.

Un couple passa auprès d'elle. Ils discutaient du « Monstre », celui que la presse surnommait déjà « l'Équarisseur », celui dont tout le monde parlait... Le second homicide avait eu lieu dans la nuit de jeudi à vendredi. La victime, un certain David Gauthier, à son domicile parisien.

Adriana ne put s'empêcher de penser à l'affaire.

Comme pour le premier meurtre, l'homme à la machette venait de frapper une deuxième fois, et les photos du corps démembré avaient aussitôt été diffusées sur Internet. Impossible d'y échapper. Les partages sur les réseaux sociaux avaient fait de ces homicides un événement de niveau international.

L'évocation d'un tueur en série affolait la presse et régala le public.

Une voiture passa à la hauteur d'Adriana. Une petite bagnole cabossée dont le pot d'échappement devait être percé de toutes parts. Fiat Panda bleue, ancien modèle. Devant, la vitre du passager s'ouvrit.

– Eh, Lara Croft, tu sucés ?

– Connard !

Adriana se fendit d'un doigt d'honneur. Quatre pauvres types dans une bagnole de beauf. Qu'ils aillent se faire foutre.

Elle consulta l'heure sur son portable. Il était temps de rentrer. Elle avait faim, et cette journée avait été plutôt longue.

Tout en marchant, elle pensait à ce deuxième homicide. Intérieurement, elle regrettait un peu d'avoir quitté la gendarmerie. Courant 2014, suite à la fin tragique de l'affaire Nelson, Adriana avait écopé d'un blâme pour mauvaise gestion de l'enquête. Pour elle, la sanction était injuste et elle avait préféré se mettre au vert et poser une disponibilité de longue durée pour convenance personnelle. En s'installant à Nantes, elle s'était rapprochée de sa petite sœur Lucile et de ses neveux, qui vivaient à Montaigu.

Elle avait trouvé un poste de consultante dans une entreprise d'import-export, ce qui lui avait permis de rendre deux fois visite à sa mère en Guyane. Elle ne pataugeait plus dans le sordide mais le manque d'action lui pesait. Elle vivait une sorte de train-train sans intérêt. Une vie morose, rythmée par les saisons. C'était comme si sa vie lui avait glissé entre les doigts. Et maintenant, elle lui échappait. Adriana n'en tenait plus les rênes.

Elle s'imposait des séances de sport pour tenir la forme et ne pas sombrer.

Ce double homicide l'intéressait. Il réveillait en elle l'âme de l'enquêtrice. C'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait s'empêcher d'analyser l'événement. Qui était ce tueur ? Quel genre d'assassin ? Psychopathe ? Impulsif ? Déficient psychoaffectif ? Quels étaient ses mobiles, ses motifs ? Agissait-il par vengeance, par dépit ? Crime de haine ? L'agression avait-elle un caractère sexuel ? Allait-il encore frapper et entrer définitivement dans la sinistre catégorie des serial killers ?

Sûr que Rémy Tracol n'allait pas tarder à la contacter. À cette idée, elle se sentit toute joyeuse. Rémy, c'était ce jeune élève-officier qu'on lui avait collé sur l'affaire Nelson. Intelligent, sérieux et prometteur, elle avait continué à correspondre régulièrement avec lui. Par mail, par SMS. Chaque fois qu'une enquête le tracassait, il lui demandait conseil. Au fil des mois, leurs liens s'étaient renforcés. Ils avaient même prévu de se revoir bientôt.

Le vent redoubla de vigueur. De longues bourrasques obligèrent Adriana à se courber pour résister à la poussée des rafales. L'air sifflait dans les branches des arbres dénudés qui bordaient le fleuve. Elle aimait ça, cette violence des éléments.

Elle descendit la volée de marches qui menait au parking.

Un serial killer choisit sa victime. Il s'agit souvent d'un sadique sexuel d'intelligence moyenne qui ne frappe jamais au hasard. Il s'arrange pour ne jamais opérer deux fois au même endroit. Il est capable de faire des centaines de kilomètres pour échapper aux mailles du filet tendu par la police. Le serial killer se croit insaisissable. Adriana Wayakalin brûlait d'en vie de connaître le dossier. À quoi ressemblait donc l'Équarisseur ? Quelle sorte de reconnaissance atten-

dait-il en diffusant les scènes de crime sur Internet ?
Que cherchait-il ?

Il n'allait pas s'arrêter là. C'était sa seule certitude.

Tout en ruminant ces pensées, Adriana monta dans sa voiture, une Ford Focus, claqua la portière. Elle passa les mains dans ses longs cheveux noirs pour les ramener en arrière et resserra de nouveau le chou-chou. Dégagea son beau visage aux traits fins, à la peau caramel, aux yeux légèrement bridés. Elle pensa à Sami, ce GAV de la brigade de Roissy qui la surnommait « Pocahontas ». Ce soir, en se regardant dans le rétroviseur intérieur, Adriana hésita. « Lara Croft » ou « Pocahontas », décide-toi pour le choix du look.



Nantes, vingt heures quinze.

Adriana poussa la porte de la petite maison qu'elle louait boulevard des Poilus. Elle jeta son sac de sport dans l'entrée, ôta sa veste, enleva ses chaussures sans défaire ses lacets, monta les escaliers et se dirigea vers la salle de bains, retira son tee-shirt, son soutien-gorge, son jogging et sa petite culotte, les semant sur le sol au fur et à mesure qu'elle les ôtait. Elle termina par ses chaussettes qu'elle jeta dans le panier en osier débordant de linge sale. Elle ouvrit le robinet de la douche. Eau glacée. Elle se regarda un instant dans le miroir en attendant que l'eau soit à la bonne température. Elle aurait aimé avoir un peu plus de seins. Mais peut-être pas autant que Lara Croft... Et sa peau mate d'Amérindienne avait un peu perdu de ses couleurs. Mais pas si mal quand même, elle pouvait encore plaire. Elle défit sa queue de cheval. Ses longs cheveux noirs roulèrent sur ses épaules.

Sous la douche, elle ferma les yeux. Les images des corps mutilés lui revenaient sans cesse.

La police avait semble-t-il écarté la piste terroriste. Les deux hommes avaient été assassinés dans leur sommeil, chez eux. D'un coup de machette. Éventrés. Adriana frissonna.

À Terre-Rouge, son village près de Saint-Laurent-du-Maroni, les hommes n'allaient jamais en forêt sans leur machette. Quand sa mère se rendait à l'abattis pour cueillir des bananes ou déterrer quelques racines de manioc, elle emportait toujours son sabre dans un katouri, sorte de panier en fibres tressées que confectionnait sa grand-mère. C'étaient des images de l'enfance. Mais là, la machette avait été utilisée pour des crimes. Ce n'était plus un objet du quotidien. Elle était tachée de sang humain .



Adriana ouvrit la porte de son réfrigérateur. Presque vide. Elle détestait les frigos qui débordaient de victuailles. Dans le sien, juste l'essentiel pour éviter de mourir de faim. Elle sortit le bocal de cornichons, la plaquette de beurre et un paquet de viande fumée dont elle vérifia la date de péremption. Elle fit un rapide calcul :

— Dépassée de dix-huit jours, murmura-t-elle, ça devrait aller. Elle prit des olives noires, une crème au chocolat. Elle posa le tout sur un plateau sur lequel elle ajouta un couteau, une cuiller, et quatre tranches de pain de mie complet presque sec qui traînaient dans le fond d'un placard. Elle ne serait jamais élue Miss France de l'équilibre alimentaire. Peu importait ce qu'elle avalait, elle avait faim, c'était tout, et elle

détestait faire la cuisine. Elle ouvrit une canette de bière et compta combien il en restait au frais. Assez pour le weekend.

Son portable sonna. Elle se précipita dans le salon.

« Rémy Tracol » s'affichait sur l'écran. Elle se laissa tomber sur le canapé et glissa son doigt sur l'écran tactile.

– Rémy ?

– Adriana. Je ne te dérange pas ?

Le cœur d'Adriana battit un peu plus fort. Comme si elle se posait après un sprint. Elle n'avait jamais vraiment su ce qu'elle éprouvait pour ce garçon. Elle lui demanda :

– Alors ta mut, tu as une réponse ?

– Oui. Je viens d'obtenir mon affectation.

– Et ?

– J'ai été envoyé dans le Nord-Est. Un bled dont je tairai le nom.

– Bon.

– Non, sans blague, je déteste. J'avais demandé l'Outre-mer et rien d'autre. Le Nord-Est, tu imagines ? Et le commandant est un sale con de carriériste. Ça aussi tu l'imagines ?

– Plutôt bien, j'en ai croisé pas mal...

– Je donnerais n'importe quoi pour fuir cet endroit. Tu n'as pas une idée ?

– Je peux y réfléchir, dit Adriana. Et ton général de papa, il ne peut pas te pistonner ?

– On est fâchés. Et surtout, il veut être irréprochable. Alors la famille...

– Pas d'chance !

– Je t'appelle... je pensais à toi, dit Tracol avec une voix hésitante et suave. Je...

– J'étais sûre que tu allais m'appeler.

Adriana s'allongea dans le canapé. Elle frissonna. Il ne faisait pas très chaud dans la maison. Elle attrapa un coussin et le posa sur sa poitrine. Elle n'avait pas revu Rémy. Mais elle l'imaginait parfaitement. Chaque fois, c'était la même vision qui remontait. Il se tenait assis sur une table, immobile, dans son bureau de la brigade de Roissy. Il portait sa veste de cuir, un sweat à capuche. Il regardait Adriana, installée à l'ordi. Le visage détendu. Avec un léger sourire qui faisait remonter ses pommettes.

– À propos de l'Équarrisseur ? demanda Tracol.

– Oui. C'est pour ce genre de traque que l'uniforme me manque.

– Ce malade à la machette. Toi aussi, tu trouves ça excitant ?

– Plutôt.

– Mais moi tu sais, j'ai ce qu'il me faut, pour des petites poussées d'adrénaline. Figure-toi que je suis sur l'affaire Rosita.

– Rosita ? Pas entendu parler...

Tracol toussota et continua :

– C'est une vache qui a été découpée à la tronçonneuse dans un pré de ma circo la semaine dernière. On recherche des types qui revendent de la viande sous le manteau. Même registre mais en moins jouissif quand même, tu ne crois pas ? Je préférerais nettement enquêter sur ce psychopathe.

– Je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'un psychopathe, dit Adriana. Vraiment. Mais c'est bizarre...

– Quoi ?

Adriana hésita puis reprit la conversation :

– Je n'arrête pas d'y penser. Je savais qu'il y aurait un deuxième homicide. Et je crois que ce n'est pas terminé. Et puis...

- Et puis ?
– Je te le dis à toi parce que je sais que tu comprendras. Je me sens concernée.
– Le fameux sixième sens d’Adriana Wayakalin ?
– Peut-être bien. On en reparlera autour d’un verre. Alors, on se fixe un rendez-vous quand tu en auras terminé avec ta belle Rosita ?

Minuit.

Adriana ouvrit les yeux. Un cauchemar l’avait réveillée, une fois de plus. Ou peut-être était-ce la lueur des lampadaires dans la rue, ou le vent qui soufflait en rafales. Elle avait le sommeil de plus en plus fragile. Elle se retourna dans son lit, attrapa le traversin tombé à terre, le serra contre elle et repoussa ses cheveux en arrière. Elle ferma les yeux, décidée à se rendormir. Mais elle savait très bien que cette fois, ça ne marcherait pas. Adriana était devenue insomniaque. Et elle finirait bientôt par l’admettre. Elle passait des nuits entières éveillée, à penser. À se demander qu’est-ce qu’elle était bien venue faire dans cette vie de merde. Dans ce grand taudis de l’humanité. Chaque jour, des nouvelles de plus en plus sordides entachaient le monde, obscurcissait son envie de se battre.

Insomniaque...

Elle avait tout essayé, la lecture, un bain chaud, avaler quelque chose, regarder l’ordi et se recoucher, appeler sa famille en Guyane quand le décalage horaire le permettait... Rien n’y faisait. Et c’était encore pire les nuits de pleine lune. Quelque chose la taraudait de l’intérieur.

Dans la journée, il y avait les collègues de travail. Il y avait ces gens qu’elle croisait quand elle faisait ses courses, quand elle se trouvait dans la rue, dans les

transports en commun, dans les cafés où elle buvait sa bière. Mais la nuit, elle se retrouvait seule. Seule dans sa tête. Seule dans son lit. Des hommes, elle en avait parfois. Mais seulement pour quelques jours, ou quelques semaines. Elle ne les gardait pas. Et bien souvent, ils appartenaient à une autre.

Adriana alluma sa lampe de chevet, repoussa la couette et se leva. Elle enfila un tee-shirt. Elle traversa sa chambre encombrée de fringues, de cartons, de sacs qu’elle n’avait jamais vidés. Elle shoota dans un petit monticule de jeans et de chemisettes qui étaient tombés là les soirs de flemme et qu’elle n’avait jamais ramassés.

Elle se dirigea vers la cuisine, ouvrit le frigo, en sortit une bière forte. Elle prit une boîte de biscuits apéritifs entamée et s’installa à sa table, alluma son ordinateur portable et avala une gorgée du liquide frais. La webcam était restée allumée et son visage apparut sur l’écran. Elle recula la tête d’un coup, comme si elle avait eu une apparition. Mais c’était bien elle, Adriana Wayakalin. Jolie fille, la trentaine. Un visage où de petites rides commençaient sournoisement à se dessiner. La trentaine, pas de mec, pas de gosse. Elle déconnecta la webcam et lança Internet. Des gosses, de toute façon, elle n’en voulait pas. Elle était seule le soir, quand elle rentrait chez elle. C’était vrai. Elle était seule. Mais au moins, elle était libre.

Adriana se connecta sur un site de rencontre. Elle commença à naviguer tranquillement, tout en buvant sa bière. Elle cherchait des mecs un peu plus âgés qu’elle. Des types qui habitaient pas trop loin. Elle plaisait aux hommes mariés et les hommes mariés lui plaisaient. Elle ne savait pas pourquoi. Peut-être avait-elle l’impression de vivre un défi. Peut-être se sentait-elle rassurée dans les bras d’un époux. Rassu-

rée, surtout parce que ça ne durait jamais longtemps et que ça ne l'engageait à rien. Les hommes mariés ne tardaient pas à distiller leurs relents de lâcheté. Ils n'allaient jamais au bout de leurs promesses. Il ne fallait jamais les appeler, éviter les textos trop explicites. Ils posaient des lapins. Ils ne gardaient jamais l'odeur d'Adriana sur eux. Ils inventaient des mensonges, des trains manqués, des rendez-vous de travail. Ils mentaient à leur femme. Ils mentaient à leur maîtresse.

Adriana fit défiler les photos, lut les pédigrées, les inventaires de qualités, comme autant d'ingrédients pour une recette réussie. Chaque fois, ça lui faisait oublier sa solitude. D'habitude, elle se mettait à bâiller une fois, deux fois. Elle se frottait les yeux. Alors, elle se levait, ouvrait un placard, sortait une petite boîte, avalait un cachet pour dormir et retournait au lit. Parfois, elle se rendormait.

Mais ce soir-là, étrangement, la magie des sites de rencontre ne fonctionna pas. Elle pensait à Rémy, à ces assassinats épouvantables qui défrayaient la chronique. Elle quitta Internet et ouvrit le dossier qu'elle avait créé pour classer les photos des scènes de crime avant qu'elles ne soient censurées. Le besoin irrésistible de les voir encore une fois la dominait.

Elle fit défiler les clichés, agrandissant des détails. L'angoisse monta en elle, lui écrasa la poitrine, l'empêchant presque de respirer. Une angoisse de mort comme elle en souffrait parfois. Elle se leva d'un bloc, rabattit sèchement le dessus de son ordi, retourna dans sa chambre, s'habilla chaudement et sortit de chez elle.

Elle marchait sur le trottoir bordé de platanes. Le vent glacé lui brûlait les joues, lui tirait des larmes. Elle avançait à pas pressés, comme si cela suffirait à la débarrasser de ces angoisses qui la rongeaient. De

ces cauchemars qui lui revenaient souvent en pleine figure. De ce mal de vivre qui la hantait depuis la fin de l'affaire Nelson. Pourquoi avait-elle quitté la gendarmerie ? Non, cela n'avait pas été une très bonne idée. C'est ce qu'elle se disait ce soir. C'est ce qu'elle se disait, chaque fois qu'elle avait le vague à l'âme.

Elle fouilla dans le fond de sa poche. Il lui restait une vingtaine d'euros. Il y avait un bistrot dans le quartier, le « Carioca », une petite salle où se produisaient souvent des musiciens jusque tard dans la nuit. On y faisait aussi des rencontres.

Une voiture s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur baissa la vitre passager. Adriana se pencha. L'homme avait la quarantaine, visage doux, cheveux courts, poivre et sel, costume, la cravate un peu défaits, col de chemise ouvert, le genre qui sort d'un dîner d'affaires. Il écoutait de la bossa.

— Je vous dépose quelque part ?

Adriana ne répondit pas aussitôt.

— En toute honnêteté, continua l'homme.

— Je veux bien.